

Serge Renaudie

La ville par le vide



Serge Renaudie

La ville par le vide

© movitcity edition, 2011

movitcity édition est une association Loi de 1901 dont la vocation est de publier par tous les modes de médias des réflexions concernant le vide, la ville, le paysage, l'architecture, l'art, etc....
movitcity édition 978-2-9539873

157 avenue Maurice Thorez F-94200 Ivry sur Seine France

Tél : 33 (0)1 46 58 23 29 Fax : 33 (0)1 46 58 22 93

E-mail : movitcity@gmail.com - Web site : <http://movitcityedition.blogspot.com/>

La ville par le vide

Un monde d'images

Nous vivons dans un monde d'images et de spectacles ; grâce à la télévision, à Internet, au téléphone, l'autre côté de la terre nous est immédiatement présent quand notre présent nous échappe totalement. Un glissement de dimensions de l'espace et du temps s'est opéré dans nos vies quotidiennes. Pour faciliter la consommation de masse, on nous souhaite formatés afin de recevoir des images homogénéisées d'un monde globalisé et standardisé....

Si on évoquait à la Renaissance la cité idéale à travers quelques représentations picturales, notre époque, à la seule évocation du mot « ville », fournit cent mille parures chatoyantes d'architectures, toutes plus verdoyantes les unes que les autres. La pulsion scopique engagée dans une libido effrénée et morbide, porteuse d'une jouissance mortifère, se repaît tout autant du spectacle des villes catastrophes, des conurbations au bord de l'explosion, des mégalofoles en décomposition que d'une vision idyllique d'un monde du bonheur pixelisé. Suralimenté et obésifié, notre imaginaire peine à s'interroger encore dans ce monde sur-informé où les concepts eux-mêmes sortent de leur nécessaire réserve réflexive pour se pavaner en slogans vendeurs.

Mais malgré sa prétention à y être parvenu, ce dispositif idéologique performant d'un monde de l'image et de la consommation n'est pas hégémonique ; il est donc utile de regarder ailleurs et autrement pour ne pas se laisser anesthésier.

Visitant l'exposition « La force de l'art » en mai-juin 2006, je me faisais cette réflexion que la peinture exposée sous les verrières majestueuses du Grand Palais n'avait jamais, malgré les nombreuses représentations de scènes religieuses ou mythologiques, de scènes champêtres ou guerrières, de naïades ou d'arlequins, de compositions abstraites, etc..., à travers les millénaires, produit autant d'accumulation, de prolifération, d'entassement d'images qui me semblaient consommées dès qu'elles étaient émises. Il y avait tant de choses à ingurgiter qu'on en avait une indigestion : des clins d'oeil coquins, des plus pornos, des politiques, des rigolos, des vachement habiles, des « trop-bien-faits », des qui disent « notre-drame-à-tous », des qui susurrent « son-drame-à-lui », des qui se veulent incompréhensibles, des qui jurent l'être tout en ne l'étant pas.... C'était comme de manger des spaghetti carbonara avec un boeuf bourguignon et une choucroute, le tout arrosé de Guinness mêlée de Haut-Brion, éclairci à la crème de banane !

Tout à coup, trois tableaux¹ très simples d'Antonio Semeraro occupaient 3 murs. Ces trois tableaux étaient sans concession. Rien à quoi se rattraper. Pas un bout d'image. Juste ce qui était là. Quelque chose qui n'existait pas avant d'être là. Il ne s'agit pas d'une représentation, d'une nouvelle présentation, ni même d'une interprétation. Il ne s'agissait plus d'image sur image, ni de surenchère, ni de subtilité, ni d'images de tableaux sans image ni d'une

1 Acryliques sur toile, Sans titres, 2005, dimensions : 185 x 201 cm, 140 x 251 cm, 130 x 251 cm



sorte de représentation d'un tableau abstrait ; il s'agissait de tableaux tout simplement. Simplement blanc ou noir sur toile écriue, des rectangles équilibraient tout à la fois chaque tableau, les bords des tableaux, leur épaisseur, les murs. Cette magie « tenait » l'espace. Leur fraîcheur arrivait même à faire oublier le brouhaha ambiant, l'immensité de la coupole et la saleté du sol. Ils tenaient leur place.

Pour « sentir » un site (un quartier, une ville) il faut le prendre comme il est et non par l'image, ou les images, que l'on s'en fait ou qui nous en sont proposées. Il faut se débarrasser de l'appareil photo qui obstrue notre regard et aussi des archives qui encombrent notre crâne, en acceptant de s'abandonner à ce qui existe sans nous. Laisser le site s'installer, être ce qu'il est et nous y intégrer. Rien de mystique dans cela, plutôt une attitude d'observation avec un regard lavé et silencieux qui nous rende comme un rocher, inactif mais présent. Pour entrer dans un site, il me faut me retirer de ce qui le représente et me détacher de ce qui me représente en tant qu'urbaniste.

Les tableaux d'Antonio Semeraro forcent également à cette attitude de silence à soi-même, sinon on n'y verrait rien dans le brouhaha des images qui nous habitent. Ils

nous nettoient de l'indigestion d'images qui afflige notre vie quotidienne. De telles attitudes sont dorénavant indispensables. Comme pour notre vie, il est parfois indispensable qu'elle ne soit plus « une image de la vie », mais qu'elle soit simplement notre vie, là où elle se passe, dans toute sa simplicité et sa décence.

J'ai besoin de me déplacer dans la ville, j'ai besoin de sentir la ville sur mes épaules, avec le poids de l'air, la pression du vent, de sentir les différents lieux de la ville, d'en évaluer les masses, les ombres, les lumières, les rumeurs et les odeurs. J'ai besoin de voir ceux qui y vivent et qui s'y activent, ceux qui transforment, chaque seconde, chaque millimètre carré de cette ville.

Des cartes, des plans, des photos, des dessins, des descriptions minutieuses, ou même une vidéo, ne me suffisent pas pour regarder un site. J'ai besoin de l'arpenter et d'y perdre du temps. Mon repérage réclame une perte de repères.

J'ai besoin de me perdre dans le site, d'y disparaître. Et je déteste cela ! C'est une détestation-délectation, un aigre-doux qui me coûte parce qu'il existe toujours une certaine difficulté à se départir de ses certitudes. Cette perte de mes repères me permet d'intégrer ceux du site mais cela exige du temps. Ce temps d'imprégnation m'est utile et rien ne peut l'accélérer, surtout pas les monceaux de renseignements. Tous les renseignements, que l'on nomme savamment « diagnostics », sont utiles mais ne peuvent suffire à la mise en place de MON regard. Celui-ci doit donc se déplacer, déambuler, libérer l'esprit de tout

ce qui l'occupe pour qu'il s'emplisse du corps de cette ville sans s'y confondre. Ce moment de l'élaboration de mon regard est intense surtout s'il doit se condenser dans des délais extrêmement courts.

Après ce temps de contact muet, j'aime à confronter ce regard à celui des autres, à celui de tous ceux qui pratiquent quotidiennement ce site où je me suis promené ou à celui de ceux qui y ont porté également honnêtement leurs yeux.

Projet urbain

La ville actuelle semble un chaos dans lequel les interventions se superposent et se suivent sans jamais paraître réussir à résoudre totalement les problèmes qui les avaient justifiées.

La première fonction d'un projet urbain vise à rassembler autour d'une table des personnes qui ont un point de vue sur la question. Au centre de la table se trouve l'objet de la rencontre : une ville – la ville – sur laquelle se porte le faisceau des points de vue ainsi réunis.

La seconde fonction du projet urbain, et la plus importante, consiste à provoquer un déplacement dans les regards que chacune de ces personnes portait habituellement sur l'objet. Ce déplacement inaugure un croisement et un échange, là où les avis étaient, ou risquaient de devenir, figés et inconciliables. Déplacer légèrement son point de vue initial, c'est du coup ouvrir et élargir son regard.

Un projet urbain ne surgit pas de la tête du seul urbaniste, mais tout au contraire, se construit progressivement par les échanges qui s'établissent entre et avec les personnes installées autour de la table. Ainsi, le rôle de l'urbaniste consiste à restituer, par l'analyse puis par le projet, ce qu'il a reçu, du site et des gens, mais avec un léger décalage qui permet d'introduire une autre vision, un autre regard.

Regard ou points de vues entassés ?

Le regard que l'on porte sur le monde dépasse le simple fait physique ou physiologique de regarder, pour embrasser un ensemble de considérations relevant de la manière dont on souhaite organiser le monde regardé. Le regard est possessif et donc s'impose. La Renaissance italienne est un bel exemple de cette importance du regard dans le gouvernement des choses et des êtres et il est plaisant de relever que la légende donne à un architecte, le premier de l'histoire occidentale, le privilège d'introduire la question.

Au début du Quattrocento à Florence, la légende raconte qu'un architecte, Filippo Brunelleschi, se plaça dans l'encadrement du portail de la Cathédrale dont il réalisera le dôme. Regardant le Baptistère octogonal qui fait face, il porte son oeil à l'arrière d'un petit tableau, 41 cm au carré, sur lequel il a reproduit cette même vue et dans lequel il a pratiqué un petit trou. La vue peinte est donc

ournée vers la vue réelle. De son autre main il place un miroir devant cette vue peinte de manière à ce que l'image peinte s'y reflète et qu'il puisse la voir ayant placé son œil dans l'œilleton pratiqué dans le tableau. Il voit alors cette image peinte reflétée dans le miroir s'adapter parfaitement à l'environnement, et donc remplacer la vue réelle du baptistère. Brunelleschi vérifie ainsi que sa méthode de dessin est juste. Brunelleschi venait d'inventer la perspective dite légitime le point de vue unique. Il montrait ainsi que l'on pouvait appliquer une règle, et une règle seulement, pour s'insérer dans le réel.

Mais surtout, par le jeu du miroir, il permet de vérifier en premier lieu que le peint, le faux en quelque sorte, peut très bien s'adapter, s'intégrer, au vrai, que la représentation peut prendre place dans le concret ; puis en second lieu que la place d'où cela est possible est incluse dans la représentation, dans le faux, et que cette place d'où le regard est possible à travers le trou pratiqué dans le tableautin, est l'unique lieu pour voir la projection de l'infini, lui-même reflété par le miroir et donc situé en arrière de la tête même du regardant, l'infini en arrière-pensée en quelque sorte. Ce jeu de renvoi n'est pas innocent car il place le point de vue dans une implication de projection et donc de constitution de l'Ego.

Après cette expérience du Dôme, la règle mise en place par Brunelleschi a pour objectif non seulement de gérer les diminutions, les profondeurs et l'éloignement mais surtout de mettre en œuvre, en retour, une composition, une ordonnance de ce qui était non plus une re-présenta-

tion du monde concret qui se déploie devant nous mais surtout la présentation d'un monde imaginé, et donc projeté, mis en lieu et place du monde concret. La perspective offre alors une méthode de composition du futur, de ce qui doit advenir. La détermination d'un point de vue unique est pour Brunelleschi une nécessité qui dépasse la simple question de représenter une scène sur un tableau, c'est une nécessité politique dans le sens où il a pu vérifier que la simple accumulation des compétences et des savoir-faire ne suffisait plus pour répondre aux ambitions des décideurs et qu'il fallait que quelqu'un assume le futur et puisse organiser la réponse.

La multitude des points de vue

Avec l'ère des images, nous sommes parvenus à la « poly-focalisation ». Le point de vue de Brunelleschi qui s'établissait depuis un trou pratiqué dans un tableautin, comme le voyeur à son trou de serrure, s'est doté aujourd'hui des capacités d'user, comme un appareil photographique, de différentes focales. C'est ainsi que sur un même objet il existera non seulement plusieurs points de vue mais de chaque point de vue se déduiront plusieurs focalisations.

Ce que Brunelleschi n'avait pas prévu non plus c'est la multiplication des points de vue. Chacun établit son propre point de vue sur la base de ses fonctions, de ses connaissances ou tout simplement parce qu'il occupe le

poste qui lui permet de donner son point de vue. On peut occuper le point de vue tout en étant aveugle au sujet. Ainsi en lieu et place d'un système hiérarchisé à partir d'un seul point de vue, un écheveau de points de vue tente de gérer le présent et de prévoir le futur.

On peut ainsi avoir un point de vue arrêté sur un sujet que l'on ignore totalement et d'autant plus sûrement que l'on est nombreux. Plus de personnes cherchent à occuper le poste d'où s'établit le point de vue moins la légitimité d'un point de vue déjà établi ne sera mise en cause ou simplement interrogée, bien au contraire car, chacun dans son ordre de file, conforte le point de vue arrêté depuis longtemps.

Le grand danger dans un projet urbain, ou simplement dans la gestion d'une ville, c'est que s'établisse un agglomérat de points de vue obstinément fixes et concomitants qui même s'il est traversé de quelques interrogations transversales, construise une machine lourde, sourde et aveugle à ce qui se passe réellement dans ce qui devait être leur objet. L'objet, la ville, s'en trouve découpé, explosé, en autant de morceaux qu'il existe de spécialistes aveugles ou borgnes. Le morcellement schizophrénique du corps de la ville est perpétué quotidiennement par des armées de taupes spécialistes de l'urbain.

C'est dans ce contexte que doit s'installer le projet urbain, un peu comme une nécessité de reprendre pieds dans le concret de la ville et de retrouver une organisation des lieux.

Attitude et regard de l'urbaniste

Tout en prenant connaissance des différents points de vue, l'originalité de celui de l'urbaniste consiste à se garder d'en adopter un.

Devant présenter un projet qui a pour vocation de repositionner les points de vue des différents partenaires pour aboutir à un nouveau point de vue partagé, nous ne pouvons, en tant qu'urbanistes, nous permettre de rajouter un point de vue ou penser faire venir les autres sur notre point de vue.

Et pourtant nous ne pouvons prétendre à une sorte de neutralité ou être benoîtement les « passeurs » d'un projet venu d'on ne sait où, ou les « écrivains publics » d'un projet conçu sans nous. Si notre position ne se caractérise pas par un point de vue, c'est qu'elle tient plutôt d'une attitude - une attitude face à la ville, face à ce qui existe et qui est là, mais aussi face à tout ce qu'on en dit et qui constitue son image - une attitude et un regard.

Les explications abondent, chacun expose les problèmes qu'il a repérés, esquisse les solutions qu'il entrevoit, affirme le désarroi qui l'habite devant la machine urbaine qui se grippe. Dans les explications des uns et des autres s'entremêlent les causes et les effets. Devant cet embrouillamini, il est préférable de ne pas hiérarchiser trop vite ce qui semble très important par rapport à ce qui semble seulement quotidien, ni d'isoler les causalités les unes des autres. En recherchant les croisements de causalités, on parvient à casser ce qui se présente comme une

chaîne de causalités trop parfaitement linéaire.

Face à cet « agrégat combiné des causes » l'urbaniste emprunte d'autres chemins que ceux qu'on lui indique à coup de diagnostics et de cahiers des charges, sans pour cela se leurrer lui-même devant ce qui existe et qui agit face à lui. Il ne s'agit pas de prétendre avoir un regard plus affûté que les autres ni une comprenette plus fine.

Libéré des images se faisant passer pour la réalité, le regard peut pénétrer les couches du réel, des plus concrètes aux plus fantasmées, des plus présentes aux plus passées.

Notre regard, notre attitude, notre prétention d'intervenir dans un site sont indissociables. Nous ne sommes pas le site, le site ne doit pas nous affecter, mais en même temps nous nous mettons en situation de l'accueillir, de le saisir dans sa propre réalité, arrachant celle-ci à sa vocation de n'être qu'un fantasme spéculaire. Il s'agit donc d'être prudent dans la démarche pour ne pas remplacer une réalité urbaine indésirable par une réalité plus conforme à notre désir d'urbaniste.

Comment donc emprunter d'autres chemins ?

Comment accepter et pénétrer la complexité des événements ? Comment approcher, au sein des phénomènes les plus simples, la complexité qui les compose ? Peut-être d'abord en ne craignant plus les contradictions, les changements et l'impermanence et en se retenant de tout

jugement hâtif : c'est beau, c'est moche, c'est bien, c'est mal... Rester neutre dans l'évaluation de ce qui existe, sans en être désinvesti, permet d'assimiler le maximum d'informations et de séparer le plus clairement possible les causes des effets, en estimant les courants de surface et ceux plus profonds, en lisant entre les lignes et dans les falaises escarpées des tableaux ou des colonnes de statistiques ce qui donne un corps à la ville. Une « écoute sourde », à la manière des psychanalystes, permet d'entendre les lapsus qui disent, par notamment l'énonciation des « dysfonctionnements », les heurts et les difficultés de vivre ensemble en un même lieu. On construit alors un double mouvement qui consiste à se retirer, à prendre distance de tout ce qui est énoncé, et à en même temps aller à la rencontre du concret pour échapper à une réalité que les discours trop lissés, trop savants, trop référencés, trop orientés voudraient nous faire agréer.

La dualité, fonctionnement/dysfonctionnement, est un grand fantasme qui dissocie des événements joints. Un « dysfonctionnement » est diagnostiqué dès lors qu'un fonctionnement initial se trouve perturbé, voire dénaturé, par un fonctionnement imprévu ; on cherche alors à supprimer ce qui dysfonctionne pour revenir à un fonctionnement dominant initial. C'est ainsi, par exemple, que certaines « solutions » aux difficultés apparues dans un voisinage consistent à enfermer des îlots d'habitat dans des clôtures séparant bien « ceux de l'intérieur » de « ceux de l'extérieur » supposés être les responsables des désordres.

Ce type de diagnostic séparatif fonctionnement/dysfonctionnement ne permet pas de vérifier que les désordres apparus sont plus profonds que l'opposition de deux termes. De fait, la ville ne dysfonctionne jamais, elle fonctionne autrement même si cela ne correspond pas à ce qui est souhaité. Ce nouveau fonctionnement qui ne plait pas peut lui aussi évoluer et se transformer si on accepte, après une prise de connaissance profonde et sans tabous des causes et des effets, de l'enrichir. Les solutions à un problème résident alors plus dans l'enrichissement de la contradiction que dans la suppression de l'un de ses composants. L'investissement doit porter sur la transformation plus que sur l'éradication.

Tout événement dans la ville a des sources plus profondes que ce qui s'en laisse voir au premier abord de son expression. Et tenant compte de ce qui existe, peu à peu ce qui a existé réapparaît comme en filigrane. Non pas le passé en tant que traces, mais le passé en tant qu'événement inabouti et qui ne demande qu'à advenir, qu'à resurgir dans le présent, comme autant de rhizomes. Il s'agit donc de s'occuper de ce qui existe, de ce qui est là, juste là. Et ce qui est « juste là » est une ville en mouvements, en changements, une ville qui a subit et qui subira encore et encore des bouleversements radicaux. Bombardements ou effondrements économiques, transformeront plus sûrement la ville que tous les plans-masses qui ont ambitionnés la domestiquer. Notre prétention à en projeter le futur y gagne à être modeste et subtile, et notre attitude à se faire souple mais déterminée.

Face aux grands événements, le projet urbain ne peut prétendre qu'à développer la flexibilité, voire l'élasticité, grâce à une structure capable de passer les séismes ou les périodes de grand calme entropique quand s'érodent les désirs et s'éteignent les projets. La projection du futur de la ville est pensée autrement que par l'élaboration de plans-masses et de programmes figés qui, ne pouvant évoluer, n'aboutiront qu'à des altérations et des perversions de ce qui était prévu. L'incertitude et l'aléatoire deviennent des paramètres moteurs du mode d'élaboration du projet. L'aléatoire s'impose comme un ingrédient programmatique garantissant, par le vide qu'il ménage dans les certitudes, l'évolutivité d'un projet.

La société mute à grande vitesse. Cette mutation inscrit dans le vivre-ensemble de nouvelles attitudes, et chacun s'invente de nouvelles postures. Les configurations définissant l'individu et le collectif se transforment radicalement à l'échelle d'une planète où les dimensions, spatiales et temporelles, ont été transfigurées. D'un espace de localisation, nous sommes passés à un espace de relations d'emplacements². La confusion régnant dans la société ne relève-t-elle pas plus de la superposition,

2 « Et peut-être notre vie est-elle encore commandée par un certain nombre d'oppositions auxquelles on ne peut pas toucher, auxquelles l'institution et la pratique n'ont pas encore osé porter atteinte : des oppositions que nous admettons comme toutes données : par exemple entre l'espace privé et l'espace public, entre l'espace de la famille et l'espace social, entre l'espace culturel et l'espace utile, entre l'espace de loisirs et l'espace de travail ; toutes sont animées encore par une sourde sacralisation. » Michel Foucault « Des espaces autres », conférence du 14 mars 1967.

éventuellement contradictoire, des conceptions spatiales et temporelles que des changements eux-mêmes ? Alors que l'individu se connecte à d'autres individus de l'autre côté de la planète, le même individu, en sortant de chez lui, se confronte à des notions et des pratiques d'un espace public et d'un espace privé qui se sont superposées depuis des siècles.

En paraphrasant Peter Sloterdijk, nous pouvons observer que si l'individu peut, ou doit, se diffracter il n'en reste pas moins que « certaines valeurs vitales » pour tous les individus de cette ville planétaire « ne peuvent se réaliser qu'en commun » ; et que la question de la ville devra également s'arrimer à cette question du « commun ». Ainsi donc, les urbanistes se doivent de penser ce « commun » dans l'éclatement du commun précédent.

Ville planétaire

C'est lors d'une visite à Los Angeles que Henri Lefebvre me donna sa plus belle leçon de clairvoyance. Nos deux accompagnateurs, tous deux lefebvriens, vantaient cette nouvelle ville, faite de nouvelles activités et de nouvelles fonctions liées à informatique. Ils se léchaient les babines du post-modernisme ambiant, des nouvelles façades brillantes comme les sucres d'orges, fascinés par ces changements éclairs d'une ville, encore quelques années avant, très industrielle et ouvrière. On ne parlait alors

que du bouleversement génial de cette ville qui vivait de rêves et qui avait su tenir compte des leçons de Silicon Valley et transformer complètement sa production et ses façades. Devant cet engouement pour une nouvelle société informatisée promettant un Futur Hollywoodien pour Tous, Henri Lefebvre s'obstinait à demander : « Mais où sont les lieux de la production ? ». Enfin, nous visitâmes les anciennes usines de Good Years, une ville dans la ville, une ville vide dans la ville pleine. Henri Lefebvre avait compris, il avait senti la réalité du changement. Et il demanda : « Et où sont-ils passés ? ». Mais cela, nos compagnons ni ne le savaient ni ne s'en préoccupaient. Cette absence, ce trou dans la ville, en disait bien plus sur le futur de celle-ci que tous les discours.

Comment penser la ville sans l'inscrire dans un territoire plus vaste ? Henri Lefebvre, voici 30 ans, prévoyait la ville planétaire et la redistribution généralisée des zonings au niveau de la planète. Il entrevoyait cette ville où le pouvoir n'a plus de localisation physique, plus de lieu et où les villes des pays développés envoient systématiquement leurs productions dans d'autres zones géographiques. Il entrevoyait ce monde de délocalisation où on produit dans des territoires qui ne profitent pas de ce qu'ils produisent pour d'autres territoires qui en profitent sans produire.

La ville devenant planétaire, la notion de territoire conçu comme un « espace borné par des frontières, soumis à une autorité politique qui lui est propre, considéré en droit comme un élément constitutif de l'État et comme

limite de compétence des gouvernants » (Petit Robert) est soumise à de fortes contradictions et inégalités de traitement.

On parle de territoires, de territoires anciens, et de nouveaux « à conquérir » et de certains à reconquérir. C'est un processus que Gilles Deleuze et Felix Guattari³ avait déjà bien expliqué : le capitalisme, c'est à dire le mode de société basé sur la marchandise dans lequel nous vivons, est structuré sur un processus « de décodage et de déterritorialisation des flux » ; c'est à la fois « son essence, sa tendance et sa limite externe ». Le décodage et la déterritorialisation sont un processus qui libère les usages conventionnels de leur classification, codage et de leur territorialisation pour les investir dans de nouveaux codes et de nouvelles territorialisations. Pour le capitalisme, il s'agit de décoder et de déterritorialiser pour faciliter et assurer les flux du capital. Il ne s'agit donc plus d'un acte créatif mais d'un acte destructif. Les crises boursières nous en donnent une certaine idée, les flux de capitaux, sans territoire précis, affectent l'économie non plus d'un seul pays mais de tous les pays. L'économie territoriale, issu du sol et des humains qui y sont installés, est insérée dans une économie marchande déterritorialisée et généralisée, où l'argent produit de l'argent dans une totale artificialité.

Pour être encore plus précis sur ce bouleversement de conception, mais également de pratique, de ce qui constitue un « territoire » aujourd'hui, il suffit d'avoir en tête la

3 Gilles Deleuze et Felix Guattari, «L'anti-oedipe», Editions de Minuit

facilité avec laquelle le capital circule sans se déplacer et la difficulté croissante de déplacement des immigrés, c'est à dire ceux qui se déplacent pour survivre en travaillant. Le capital ne connaît pas de frontières quand les frontières deviennent toujours plus difficiles à franchir pour ceux qui vendent leur travail. Le travailleur immigré est celui qui cherche en un autre lieu que celui où il demeure la possibilité de travailler pour produire une richesse par son travail. S'il s'émigre, et cela de tout temps, c'est que le travail et la richesse qui en découlent se trouvent ailleurs que là où il est. Le flux du travail est intéressant dès lors que peut se répartir sur la planète une évolution rationnelle de l'organisation de la production de richesses. Mais ce flux vient contredire celui déterritorialisé du capital qui n'a que faire, pour produire de la plus-value, de la réalité d'un territoire et des hommes qui l'habitent jusqu'à ce que celui-ci ou ceux-ci se révoltent.

Territoires et frontières, notions dépassées dans les faits et les pratiques mais qui continuent à structurer notre manière de voir le monde, et de le gérer. Archaisme ou résistance ? Archaisme certainement quand un Etat feint d'ignorer les effets d'interterritorialité⁴ qui traversent ses structures administratives : Région, Département et surtout frontières. Résistance quand il s'agit pour un site de survivre tout simplement. L'aménagement d'un territoire (agriculture/ville, emploi/résidence, etc...) ne relève-t-il pas aujourd'hui de la résistance ? Vivre et produire là où

4 Martin Vanier, «Le pouvoir des territoires - Essai sur l'interterritorialité» Economica 2010

on est né ne relève-t-il pas du déficit ?

Dans un tel contexte où le flux du capital fait, et défait tout aussi vite, les territoires qu'il use, que peut apporter l'urbanisme ? S'accrocher au territoire ne serait-il pas paradoxal ? S'agirait-il d'apprendre à organiser une certaine survie sur un territoire, c'est à dire chercher à s'installer dans un autre contexte que celui des flux des capitaux, à prévoir plus loin que ce que la programmation économique revendique, tout en tenant compte d'un contexte lié de manière plus organique au concret, à ce qui est là en face et tout autour de soi : à la lumière, à la pente, à la pluie, au chaud et au froid, au regard, au déplacement, au repos, etc... à toutes ces dimensions qui, quelque soit la vitesse des flux et des changements, se perpétuent et se transforment de manière créative ?

Face à la destruction actuelle des territoires, ou à leur sclérose, l'urbanisme, allié à l'architecture et au paysage, peuvent-ils rétablir la question du lieu en tant qu'expérience du concret, expérience pourvoyeuse d'un certain plaisir de vivre, voire de vivre ensemble ? Cela constituerait-il un nouveau territoire ? Un territoire de résistance ? Existerait-il un ailleurs du territoire et de sa déterritorialité, où urbanisme, architecture et paysage pourraient être féconds ?

Pour s'inscrire dans ces questionnements il convient de s'ouvrir à ce qui constitue un territoire et chercher à en acquérir une connaissance active.

Les 3 + 1 dimensions de la ville

La dématérialisation engagée par l'informatique ne signifie pas la disparition du concret de la ville, de ce qui la caractérise, de ce qui la structure. La ville, même si elle mute totalement, ne disparaît pas. Elle provoque toujours plus d'informations que l'urbaniste doit organiser pour mieux s'en nourrir.

Un urbaniste reçoit des montagnes de documents et écoute des fleuves de considérations. Devant l'ensemble des informations, j'ai adopté une petite méthode de rangement très simple en considérant que la ville française, voire européenne, est composée de 3+1 dimensions, interdépendantes les unes des autres. Ainsi bien rangées, les informations reçues peuvent être vérifiées et examinées dans tous les détails, et les interconnexions entre les dimensions sont évaluées et pesées.

Cette petite méthode de rangement permet de vérifier les affirmations, de demander des précisions, d'évaluer les fantasmes et de souligner les lapsus.

Les entités urbaines

Il s'agit des quartiers, des sous-quartiers, des zones artisanales, industrielles, commerciales. C'est la manière de s'ancrer dans la configuration topographique et d'y créer un territoire urbain fait de social, de culture et d'économie. C'est la forme que prend cette implantation humaine sur un terri-

toire naturel à travers l'histoire. C'est aussi l'architecture et la forme que prennent les constructions.

Les quartiers sont dans les villes françaises des unités importantes qui se subdivisent en de multiples sous-unités. Chacun sait où se situe tel ou tel quartier mais les frontières entre sous-quartiers ou entre quartiers provoquent des débats parfois aussi tonitruants que les conflits autour du fleuve Amour. La limite fait l'objet d'interprétations que le temps qui passe estompe puis régénère à chaque occasion nécessitant quelques cloisonnements. L'histoire transforme le matériau rigide des constructions et des rues en une glaise toujours malléable.

Face à un quartier à étudier, pourquoi rester cantonné dans l'étude du présent quand il est bien plus agréable de creuser dans la profondeur des raisons qui ont guidé à l'apparition de tel ou tel secteur. La mémoire rhizomique des habitants d'un lieu détient des sommes de renseignements, mais elle est parfois aussi amnésique et c'est dans les caractéristiques naturelles du site qu'il faut aller creuser. Telles inclinaisons particulières d'un parcellaire, telle courbe ou telle continuité dans les voiries recèlent des trésors d'informations sur ce qui a guidé la constitution d'un secteur urbain. Même des endroits en friche, ou paraissant n'avoir jamais été occupés, renferment des monceaux d'informations. Les cours d'eaux même disparus, déviés ou busés, informent sur le socle ancien de l'urbanisation et sur les liens avec les bassins versants. Les découpes d'un parcellaire urbain proviennent souvent de celles d'un territoire, anciennement maraîcher ou agricole, qui révèlent les premiers modes d'appropriation du site. Même

dans un site qui semble sans histoire, celle-ci surgit au détour d'un presque rien qui fait basculer le site de l'anonymat au statut de star dont on voudra tout connaître de la vie passée.

Un terrain a une existence qui précède, et accompagne, ce que les gens ont à en dire. Cela garantit les sites d'une existence qui ne dépend pas de l'usage que l'on voudrait en faire à un moment donné. La parole ou les demandes des habitants ne font pas un site. L'archéologie peut faire surgir du passé des états d'un site que les habitants même les plus anciens ou les écrits les plus antiques n'avaient jamais relatés. Un secteur de jardinets peut s'avérer avoir été un centre important de fonderie depuis le néolithique sans que personne n'en ait gardé mémoire, sauf le site lui-même grâce à l'inflexion d'un talweg, à une eau toujours présente et à des restes de chênaias qui disent l'activité ancienne.

Il ne s'agit pas de magnifier les traces du passé, ou de s'exalter devant un déjà-là sacralisé mais plutôt de chercher à faire surgir du passé ce qui est toujours actif, toujours présent.

*Time present and time past
Are both perhaps present in time future,
And time future contained in time past.
(...)*

*Time past and time future
What might have been and what has been
Point to one end, which is always present.*

T.S. Eliot in « Four Quartets, Burnt Norton »

Faut-il voir le passé comme une masse « d'événements » stockés dont la plupart n'auraient pas encore été « téléchargés » ? Il suffirait alors de plonger la main dans cet univers déjà constitué pour réactiver ce qui peut l'être encore. Dès lors, la question principale réside dans la manière de plonger dans le passé d'un site. On ne peut pas tout télécharger, on ne peut faire du présent l'accumulation de tous les téléchargements possibles. C'est alors dans la confrontation avec ce que le présent souhaite et ce que le site « dit » que s'élabore un nouveau discours dans lequel ce dernier garde la préséance. Ces connaissances du terrain naturel, ou social, participent d'un affermissement au lieu dans un monde dématérialisé.

Cette relation d'ancrage au sol demeure, malgré les bouleversements des dimensions spatio-temporelles apportées par l'informatique et les ondes, une réalité tangible auxquelles sont confrontés ceux qui s'y trouvent. Si la notion de lieu est déniée par le pouvoir, elle reste souvent une question d'identité pour ceux qui résistent.

Le dépassement des logiques strictement territoriales ne met pas en cause la notion de lieu et d'ancrage au « terrain », bien au contraire. Même le capital qui n'a pas de territoire précis ressent la nécessité de symboliser des lieux comme les centres d'affaires. Alors que le développement des réseaux permet aux décideurs et aux gestionnaires de s'implanter n'importe où, les lieux du pouvoir se réaffirment dans toutes les grandes villes. Ainsi les décisions sur l'avenir d'un territoire peuvent être prises ailleurs qu'en son emplacement, par contre ceux

qui les prennent ne peuvent s'empêcher paradoxalement de construire des lieux pour affirmer la réalité de leurs existences. La dématérialisation et la délocalisation, caractérisant le pouvoir sans lieu ni loi, ne suffisent pas à assécher le besoin de symbolique de ceux qui possèdent ce pouvoir.

Les centralités

C'est ce qui attire de plus loin que l'immédiate proximité, c'est la raison de se regrouper en un lieu pour une pratique particulière. Il ne s'agit pas uniquement d'équipements mais également d'espaces, de lieux où des activités regroupent à un moment donné des individus. Une place du sud de la France peut être vide toute la journée pour s'emplir d'une foule de joueurs de pétanque dès que les rayons du soleil s'affaiblissent.

Les équipements et les services, publics ou privés, attirent des gens de plus loin que le site où est localisée l'activité. Cette fonction d'exercer une force sur les individus d'une ville, ou de plus loin que la ville, en les faisant venir vers un lieu déterminé permet de créer dans le territoire urbain des intensités attractives variées. Si de nombreuses activités dans la ville sont diffuses, celles-ci sont spécifiquement liées à des lieux qu'elles caractérisent non seulement à cause des fonctions qu'elles abritent mais surtout parce qu'elles nécessitent une visualisation, une symbolisation de leur existence qui s'exprime le plus

souvent par une monumentalisation de leur architecture. Ces pôles regroupent et concentrent des énergies dans la ville et créent des rythmes si leurs activités sont organisées sur des répétitions, comme dans un théâtre, ou des événements si elles sont exceptionnelles, come dans la retransmission d'une finale sportive sur écran.

Certains pôles consomment l'énergie urbaine comme un théâtre incorpore dans un bâtiment les énergies des spectateurs ; d'autres se caractériseront en diffusant ou en provoquant de l'énergie comme la projection d'un match de football sur un grand écran disposé sur une place publique. La répartition de ces pôles dans le territoire urbain ne peut être neutre. Il s'agit de peser la place des centralités permanentes, de celles qui sont épisodiques et éphémères.

Les flux, les liaisons et les déplacements

Cela recouvre les liens et les déplacements les plus divers dans la ville. Il s'agit bien entendu des trafics automobiles et ferrés mais aussi de toutes les autres liaisons qui peuvent se créer d'un site à un autre. Le flux, ce n'est pas seulement le sang de la ville car il faudrait ajouter à la métaphore les influx nerveux et toutes les énergies qui traversent le corps urbain.

S'il faut des rues, des ruelles, des contournantes... s'il faut des transports publics, bus, métros, tram... il ne faut pas ignorer tous les déplacements à pieds, voire en vélo, d'une

population qui souvent trace ses chemins en diagonale de ceux qui lui ont été assignés. Il existe une trame instituée de transports motorisés, publics et privés et il existe une trame plus floue de déplacements piétonniers. Il est toujours intéressant d'observer sur une carte aérienne les tracés des habitants d'une ville à travers les friches et le moindre espace laissé libre comme autant de sentiers tracés dans la nature par les animaux. La multitude des passages définit la porosité d'un tissu urbain. Depuis une vingtaine d'années les îlots se refrement derrière des digicodes interdisant, jour comme nuit, la traversée.

Ce renfermement du privé, du résidentiel (on a même inventé le barbarisme « résidentialisation » pour justifier l'enfermement derrière des grilles) est en totale contradiction avec la demande toujours plus grande d'espace libre où circuler à pied. Au moment où s'accroît la tendance à l'enfermement de l'habitat, les demandes de démultiplication des cheminements dans la ville augmentent.

La volonté de déplacement impose de nouveaux espaces aux pouvoirs publics, les piétons comme les cyclistes se saisissent des friches, des canaux délaissés, des voies ferrées abandonnées, etc... pour tracer leur route. Ils créent ainsi de nouveaux flux à travers ce tissu urbain négligé. Les déplacements sont des transformateurs d'espaces, ils redynamisent ces secteurs dont la mutation se faisait attendre.

Les déplacements, parce qu'ils concentrent les énergies, sont des créateurs de ville depuis toujours, depuis que l'homme se déplace. Les villes se sont construites aux carrefours de ces grands déplacements.

Au Viet Nam, une ville continue s'édifie le long des routes-digues. Les parcelles de champ se remplissent progressivement, d'abord d'un remblai pour être à niveau et accueillir les premières activités de l'artisan, du commerce ou d'un restaurant sous une vague bâche, puis un rez-de-chaussée monte, puis un autre, puis une maison de 4 étages remplit la parcelle. Ainsi l'énergie de la route se cristallise sur ces parcelles composant un chapelet de ville égrainant sa foi en la dynamique du déplacement.

Nos dimensions s'appliquent à des critères des villes occidentales, ailleurs les dimensions se mêlent, flux et centralités, comme dans cet exemple vietnamien, s'associent. Les dimensions qui sont essentiellement horizontales en Europe deviennent vite verticales dans les villes asiatiques.

Une quatrième dimension

La ville n'est pas vécue par ses habitants avec autant de rigueur rationnelle que cette découpe analytique et on peut observer depuis quelques décennies l'importance des espaces non définis ; des espaces qui ont, malgré ce caractère indéfini, une dimension plus importante qu'un simple parc ou même qu'une place ; des espaces qui permettent, par leurs dimensions et leur localisation, des liaisons à travers la ville qui ne passent pas par les rues ; des espaces également où différentes centralités peuvent se mettre en place.

Depuis deux décennies, les villes se sont enrichies d'une nouvelle dimension. Le moindre espace libéré est investi par la foule, par une foule d'individus venant de partout, des individus de conditions sociales, culturelles, culturelles, etc... très différentes et investissant les espaces de manières également très différentes pour des utilisations très diverses, en groupe ou seuls. La mobilisation est spontanée et ne nécessite pas forcément l'existence d'une association ou d'une institution.

Ces espaces intègrent les 3 dimensions précédentes. Ce sont des entités dans le territoire urbain qui se différencient du bâti, puisque ce sont des « vides », des espaces non-construits. Ce ne sont pas que des espaces ponctuels comme une succession de parcs, de jardins ou de squares mais une étendue qui s'impose fortement dans le tissu des différents quartiers traversés et de la ville.

C'est aussi un lieu de centralités qui attire des activités très diversifiées - des activités non institutionnalisées, spontanées, plus ou moins éphémères mais qui peuvent être également répétitives. C'est également un site qui permet les circulations douces, la déambulation, la promenade. C'est un lieu où la végétation est dominante. C'est un lieu où les rythmes peuvent être différents parce que la nature impose déjà celui des saisons, et également parce que la lenteur y est possible.

Les friches industrielles, les tracés anciens de voies ferrées ou les bords des canaux autrefois dédiés aux industries sont souvent investis d'abord timidement puis de plus en plus massivement. Les bords du canal Saint Denis au nord de la Porte de La Villette à Paris a connu ainsi une régénération,

incroyable il y a 20 ans, qui a été amorcée par les habitants des villes limitrophes.

Cette nouvelle dimension urbaine de nos villes occidentales est un élément structurant des nouveaux quartiers qu'il ne faut pas confondre avec les grandes plâtrées vertes privées accompagnées de quelques bâtiments et protégées par des grilles que servent les promoteurs pour se conformer à la tendance « verte ». Cette nouvelle dimension urbaine ne peut non plus se réduire à une grande prairie que tout architecte ou urbaniste en mal d'imagination est en mesure de présenter sous la pression de la nécessité de paraître « développement durable ». Encore une fois, il faut redouter tout ce qui fait image, tout ce qui s'affirme comme la bonne solution, comme la bonne idée et entrer dans ce qui compose les espaces proposés pour s'assurer que le tressage des relations les plus diverses s'y inscrit comme programme dynamique.

Il est important de penser la dimension d'un tel espace vide avec les autres espaces et les autres flux de la ville, de penser son incorporation dans un vide plus global. Cette 4^{ème} dimension de la ville, née de l'action spontanée des habitants, m'a permis de prendre connaissance d'un élément concret de la ville : le vide.

En Occident, nous posons et nous organisons souvent d'abord le bâti, les pleins, et le vide est ce qui reste, l'espace non-bâti. D'une manière générale, le vide a une valeur négative, il est le rien, l'inattribué, l'inachevé, l'absence de concret ou de matière, le néant, sans temps, sans mouvement, le neutre.

En Asie, le vide est considéré comme plein, dynamique et agissant, car il est le lieu par excellence où s'opèrent les transformations. Le vide ne se contente pas d'être une absence de constructions, il est ce qui permet, autorise, accepte les constructions, il est ce qui gère la ville. Le vide inclut les pleins tout autant que le non-plein. Le vide n'est pas l'intérieur du vase opposé à l'argile qui le constitue, le vide est à la fois le vase et son intérieur, il est le moteur qui fait que le vase à une fonction, une raison⁵.

Le vide est plein des relations qu'entretiennent les habitants d'une ville. Le vide n'est pas l'espace vacant, il est au contraire empli de tout ce qui existe, change, bouge, interfère. Le vide est temps dans la mesure où tout y est en mutation, en changement perpétuel. Ces transformations de ce qui existe construisent des espaces parce que le vide

5 « Les trente rayons convergent vers le moyeu : il faut du vide pour que la roue puisse tourner. On monte l'argile pour façonner les vases, il faut du vide pour qu'ils puissent contenir. On perce portes et fenêtres dans les maisons, il faut du vide pour qu'elles puissent abriter. La matière est utile mais c'est de son absence que naît le fonctionnement des choses». Le Livre de la Voie, Lao Tseu, traduit par Jean Lévi, Albin Michel.

l'autorise.

Le vide n'est pas réduit à l'espace vide, il n'est pas « le vide dans le plein » ou le « vide dans un entre-deux » ; le vide n'est pas « l'espace entre les objets ». Le vide n'est pas ce qui manque, il n'est pas le « trou dans le tissu urbain », il n'est pas ce qui a été démoli, il n'est pas l'absence. Le vide n'a ni forme ni fonction....

En architecture, comme dans tous les domaines artistiques, on approche et ressent cette notion du vide. Le défaut est souvent de croire que l'architecture représente le vide alors qu'elle n'est que le résultat de l'expérience d'une rencontre, souvent fugace⁶.

Le vide n'est pas vertueux, il n'est pas une arme morale. L'invoquer pour justifier un type d'aménagement par rapport à un autre est ridicule, car le vide est présent dans les deux cas. Le vide n'a pas d'essence ni de qualité mais cela ne l'empêche nullement d'être là ; il n'est ni existant ni inexistant, il est ailleurs tout en étant partout là.

Le vide est absolu, l'espace est relatif.

Le vide est un concept qui signifie l'interdépendance des choses et des phénomènes. Le vide est unique et lie toute chose, l'espace est pluriel et circonstancié. Le vide

6 Pour de nombreux architectes, le vide reste souvent une chose à intégrer, d'une manière ou d'une autre, une matière autre à pétrir et à former. Le vide est un « espace raté » qui attend que « l'architecte le qualifie ». Les architectes considèrent souvent que le vide attend leur manipulation, leur « écriture », pour prendre une qualité, sinon il est conçu comme « un sous-ensemble du plein », un manque, une erreur, voire un danger. Il s'agit alors de « fabriquer du vide », « de contextualiser le vide », « de donner du sens au vide »....

est sans qualité ni qualifiable à la différence de l'espace.

Le vide doit être compris comme l'ensemble des événements qui changent. Il est traversé de flux et d'énergie : il est flux et énergie. Le vide donne une idée de la totalité et de la continuité : ainsi, dans la ville rien ne se fait qui n'ait d'impact sur l'ensemble, et l'ensemble est bien plus que la somme des événements ou la somme des pleins.

Programme et programmation sont devenus en peu d'années des mots sur-employés. Dans la ville, il ne peut s'agir de programmation immuable car cela figerait ce qui est perpétuel mouvement et perpétuel changement. L'analyse urbaine interroge ce qui est en train de changer ; elle cherche à discerner l'orientation des énergies et à se repérer dans leurs dynamiques et à rendre visible cette organisation énergétique de la ville pour la rendre efficace dans l'élaboration des projets. Vide et énergies sont intimement liés. C'est dans le vide que les énergies multiples agissent dans la ville ; c'est par les énergies qui interagissent que le vide se révèle.

Le vide, par le souffle qui sort de chacun de nos poumons nous unit, obligatoirement, autant le bon que le méchant, l'assassin que sa victime.... C'est dans le vide que l'homme expérimente l'éternelle question : comment vivre ensemble ? C'est de ces « expérimentations » des relations à l'autre que l'homme invente et construit des espaces. Le vide est cette « créativité ».

Pour saisir ce rapport des relations humaines dans le vide, il est utile de s'interroger sur ce qui les caractérise.

Schopenhauer écrit une parabole sur les porcs épics⁷. C'est l'hiver, des porcs épics rassemblés se rapprochent les uns des autres pour bénéficier de leur chaleur commune, et ainsi faisant, expérimentent subitement l'action désagréable de leurs piquants réciproques. Ils s'éloignent souffrant à nouveau du froid. Ils se rapprochent, s'éloignent, se rapprochent, s'éloignent... etc, jusqu'à trouver une distance convenable qui leur permette de bénéficier de la chaleur sans souffrir d'une trop grande proximité.

Les porcs épics communiquent quand les hommes parlent et causent ; les porcs épics s'abritent quand les hommes habitent.... Là où les porcs épics s'arrêtent, inscrivant dans l'acquis la bonne distance, l'homme s'acharnera à réitérer l'expérience. Dans ce mouvement perpétuel d'expérience de la distance à l'autre, dans cette obsession à expérimenter la contiguïté, à s'en éloigner et à revenir s'y piquer, il y a tout ce qui fait l'humanité et l'insatiable désir qui la meut. La ville construit ses dimensions de ces distances à l'autre et des mouvements perpétuels qu'engage l'expérience de ces distances. Les humains sont pris dans une compulsion à rechercher une « bonne distance » entre eux sans jamais réussir à trouver satisfaction, car il n'existe pas de « bonne distance ». Dans le vide qui les unit, les humains construisent les lieux de leurs rencontres et de leurs oppositions, instituant autant de champs de bataille que d'agoras.

C'est dans le vide que s'élaborent les lieux de la respiration ou de l'asphyxie, c'est dans le vide que l'homme

7 Arthur Schopenhauer, «Parerga und Parchipomenia», 1851

s'agite à contredire ce qui le lie à l'autre.

Le vide est également ce qui relie l'espace de la ville avec l'ailleurs et, ainsi, avec ceux qui ne font qu'y passer. Vous arrivez dans une ville inconnue, une place vous accueille, quelques emmarchements ou un banc vous tendent comme un fauteuil pour vous remercier de votre visite, une fontaine vous permet de vous désaltérer, l'ombre des arbres vous rafraîchit. L'aménagement de l'espace public se fait aimable au visiteur. Inversement vous arrivez dans un lotissement où l'unique espace public est composé des rues bordées des propriétés privées, rien n'est fait pour que le visiteur s'attarde. Il lui est parfois concédé un « parking pour visiteurs » soulignant encore plus qu'on ne pénètre cette entité que pour se rendre dans une parcelle privée.

Le partage du territoire, son morcellement, sont vécus brutalement par les personnes immigrées qui savent que l'égalité qui leur est donnée par le permis de séjour ne s'applique que difficilement à l'espace - situation encore plus claire pour ceux qui ne disposent pas de ce permis.

D'une autre manière, le tourisme limite les lieux d'expérimentation, réduisant une ville à des parcours convenus, comme autant de photographies qu'il faut copier pour attester d'un passage conforme au sujet du déplacement. Ainsi, les touristes se font photographier devant les monuments, les paysages, les lieux indiqués, confirmant l'authenticité du site par la présence de celui qui s'y impose. Ces espaces se dématérialisent et deviennent des images, souvent vidés de leurs activités habituelles,

voir de leurs habitants, pour correspondre parfaitement au cliché référencé et vendu. On se déplace dans un monde sans profondeur d'images convenues, superposant son existence à celle aplatie des images.

A Hong Kong, sur le Peak, en haut du funiculaire et au-dessus de la ville, pour quelques dollars on superpose votre portrait à une photographie de la ville déjà enregistrée, plus acceptable que celle que vous pourriez faire vous-même avec le brouillard et la pollution qui détériorent l'image que vous vous faisiez de cette ville clinquante, heureuse et riche.

Aplatie par endroit, refermée en d'autres, nous aboutissons à cette ville morcelée avec ses quartiers pour touristes et ses quartiers pour immigrés, avec les frontières discrètes mais efficaces qui rompent toute continuité. Les formes de la ville disent son hospitalité et révèlent les rapports qu'entretiennent ses habitants avec les étrangers, avec tous ces « autres » qui viennent d'ailleurs ; deux manières de concevoir le vide qui nous unit aux autres, la première est ouverte et accueillante, la seconde est fermée et étriquée.

L'expérience personnelle du vide

Pour approcher ce qui concerne la vacuité, il faut s'abandonner à sentir le vide là où nous nous trouvons ; il faut se laisser porter pour revisiter ce qui nous entoure en continuité avec ce qui nous constitue. Dès lors, les duali-

tés, par exemple les questions de beau et de laid, s'effacent au profit d'un regard plus intense nous rapprochant de ce que sont les choses en elles-mêmes prises dans les interrelations de causalités qui les transforment perpétuellement. Notre avis n'a plus tellement d'importance face à la complexité des événements ; en fait, nous n'avons pas vraiment besoin d'une opinion morale pour agir.

Notre regard sur le monde est inséparable de la position que l'on y occupe. Il ne faudrait pas reconnaître de position théorique détachée de l'expérience, et donc de l'engagement, personnel. Cette expérience du vide est une manière de s'inscrire dans le Monde en le regardant ; la compassion, dans son sens d'ouverture au Monde, est une manière d'y agir. L'acceptation de la vacuité comme force motrice nous amène à voir le Monde autrement qu'il apparaît dans les regards habituels. Cela nous permet d'entrevoir, derrière les actes et les événements, les vraies raisons en oeuvre.

L'expérience du vide nous rend capables d'accueillir, en nous, ce qui existe devant nous quand aucun écran ne s'interpose. Ainsi notre méthode d'approche de la ville est indissociable de notre regard et ce regard de notre « méthode d'être » face à la ville. Penser la ville par le vide c'est faire volte-face et considérer avec un œil nouveau son et notre existence.

La notion de vide n'est pas une figure de style, une lecture esthétisante de l'espace, un concept « tendance » récupéré d'une séance de yoga ou d'une lecture rapide d'un fascicule « new age ». La notion de vide est une autre

manière de regarder ce qui est et d'observer les événements qui interagissent. Elle nécessite de notre part un « mouvement à la renverse », une pirouette arrière effectuée sans élan ni tremplin pour que nous réussissions à exister sans nous différencier de ce qui existe également. La rencontre du vide passe par soi-même.

Le vide du site

Le « vide » dépasse l'existence de l'humain et son souci d'y construire ou d'y occuper quelque position que ce soit. « Vide » n'est que le terme que nous donnons à quelque chose qui nous dépasse. Ainsi donc le vide n'est pas « le lieu de tous les possibles » si ceux-ci concernent que les humains ; il est autre chose qu'un simple lieu qualifiable ; il est l'émergence soudaine d'une conscience d'une existence qui dépasse l'humain.

C'est au moment où l'homme sent qu'il ne possède plus le pouvoir d'arrêter ou de freiner ce qu'il a enclenché, qu'il prend conscience, vaguement, qu'il existait comme un « autre chose ». Et c'est comme si les autres composantes de la nature patientaient le temps que l'espèce humaine réussisse à se faire disparaître elle-même puisqu'il s'avère qu'elle est bien incapable de composer.

Le vide ne concerne pas uniquement les humains et les relations qu'ils y entretiennent. Accepter que d'autres paramètres que ceux des humains interviennent dans l'existence d'un site relève d'une révolution (tardive) dans les

esprits. Paradoxalement, c'est au moment où une sorte de gangrène urbaine envahit certains territoires immenses de la planète dans une négation totale des particularités naturelles des sites, ainsi définitivement ruinés, que l'intérêt pour le site lui-même réapparaît en Occident. Après avoir massacré tant d'endroits, on commence à se préoccuper des sites. Quelque chose s'est inversé de la logique « un programme sur un site » pour laisser le site prendre la première place et influencer, en amont, la définition du programme. Le projet urbain se présente alors comme la construction d'un projet naissant de l'adéquation entre les caractéristiques naturelles du site et l'adaptation du programme.

« D'un site », et non plus « sur un site », s'élaborent de nouvelles relations entre l'urbain et la nature, entre l'artificiel et le naturel. Un nouveau paysage, ni campagne, ni ville, s'élabore avec, pour mécanisme d'entretien et de développement, la capacité des habitants à se mobiliser sur la question du végétal. L'aptitude des habitants à s'approprier leur cadre de vie fait partie du programme général d'élaboration d'un nouveau type d'implantation urbaine associant exigences environnementales et paysagères, et les activités humaines.

Une ville se réassociant à la nature ne relève-t-elle pas d'un ailleurs du site tel qu'il est pratiqué habituellement, d'une utopie du site où l'homme, perdant sa place de dictateur, se réintégrerait comme un des éléments de la nature ? Peu de réalisations malgré la prise de conscience initiée dès les années 60, peu de réalisations malgré les

déclarations multiples. La « Nature en Ville » reste un thème bien sympathique qui réunit, autour de quelques plantules poussant entre les pavés ou dans quelques jardins collectifs, certains citadins dont l'admiration dit la distance de l'humain urbain au végétal. L'homme répugne à abandonner ses prérogatives. Réalisant à l'ouverture du XXI^{ème} siècle que la végétation éradiquée, ou au mieux domestiquée, constituait les poumons de la planète et donc de l'homme, ce dernier assimile alors que la végétation à un de ses organes. Le terme « environnement » résume bien la difficulté qu'il y a à considérer les éléments naturels autrement qu'en termes d'entourage. Même si l'homme doit se projeter hors de lui-même, c'est toujours dans le cadre d'un univers humain.

La question des rapports entre les hommes et la relation qu'entretient l'homme envers lui-même obstinent tant l'humain qu'il en oublie qu'il est conditionné par d'autres choses que lui-même. Cet aveuglement le livre aujourd'hui désemparé face aux événements naturels, qu'il évalue souvent uniquement comme des risques. L'homme est parvenu à un tel point d'éloignement de sa condition naturelle qu'il ne peut plus imaginer que le vide concerne autre chose que ses propres affaires. Il ne peut tout simplement pas se considérer comme inclus dans un tout qui le dépasse.

La vacuité, ou le vide, est une notion qui engage à dépasser la dualité, le bon et le mauvais, le plein et le vide, l'être et le non-être... et à réunifier les contraires, à être sourd à leurs jérémiades, à leurs multiples raisons d'affir-

mer leurs séparations, leurs antagonismes, leurs identités édifiées uniquement sur l'envers de l'autre.

Dire le vide dans la ville conduit à raconter qu'il n'y a pas de dedans et pas de dehors, pas d'espace plein et pas d'espace vide, pas de bâtiments et pas d'espaces libres qui existeraient séparés les uns des autres. Le vide montre que tout est organiquement lié. Considérer qu'une chose, un site ou un événement, est bon ou mauvais, heureux ou triste, etc... oblige à rester dans l'alternative, même si on cherche à nuancer : 40% bon, 60% mauvais par exemple ou à relativiser : ni vraiment bon, ni vraiment mauvais. Les dualités ne concernent pas uniquement des jugements de valeurs, on peut aussi s'enfermer dans des considérations sur ce qui est plein ou vide, sur ce qui est haut ou bas, sur ce qui est dense ou pas dense, etc... et engager des débats sans fin sur la hauteur des constructions ou la densité d'un quartier en oubliant tous les paramètres qui concourent à l'existence de ces bâtiments ou de ce tissu urbain. Il s'agit donc de considérer autrement en cherchant à reconnaître toutes les interactions entre les différents éléments qui composent un tout lui-même en interaction avec d'autres ensembles jusqu'à considérer qu'il s'agit une vaste unité d'interactions....

Invoquer le vide et la vacuité revient à expérimenter la continuité vivante des espaces sans penser en être les créateurs. Le vide n'est pas un espace en manque de forme, le vide est la raison de toute forme, la raison en tant que rien n'est raisonnable ni absurde mais que tout est conditionné à tout.

Il s'agit de transformer nos liens avec ce qui nous entoure, au point qu'il ne s'agit plus d'entourage de nos personnes mais de nous-mêmes au sein d'un seul ensemble. Cette disposition éloigne bien entendu l'indifférence mais également la fusion en l'autre.

La notion de « vide », de « vacuité », nous entraîne à concevoir que rien n'a d'existence propre ou d'essence indépendante et autonome, et que chaque chose et chaque phénomène, relève de ses relations avec les autres choses et les autres phénomènes. Ainsi pour affirmer l'identité d'un bâtiment, le fermerait-on de manière totalement hermétique que, malgré tous ces efforts de claustration, l'intérieur resterait en relation avec l'extérieur. Les prisons donnent un bon exemple en se voulant fermées et hors de la société et que l'on découvre ouvertes et agissant sur la société. Le vide est ce qui signifie cette interdépendance traversant toutes les fermetures. Quel refoulement inconscient gère l'homme dans son rapport à un site quand il n'a de cesse d'ignorer ce qui le gène et qui opérera par retour violent ? Par exemple l'agriculture intensive et l'urbanisation galopante ont nié les cours d'eaux, les eaux pluviales et de ruissellement en réduisant, voire supprimant, leurs parcours mais l'eau se rappelle à la mémoire en inondant en aval ou ailleurs.

Le vide est ce qui révèle la faiblesse et l'inconsistance de nos considérations en regard de ce qui constitue l'ensemble des événements qui interagissent sur la planète et que nous ne percevons que comme catastrophes. Conce-

voir avec le vide, s'unir au vide pour penser l'action consiste donc à élargir la conception étriquée d'une vision uniquement centrée et tournée vers l'humain. Cette disposition éthique et méthodologique n'est assurément pas une position stylistique ou esthétique.

La prise de conscience du vide qui structure toute la ville, qui en relie tous les éléments agissants, vivants ou inanimés, à travers les âges les plus anciens, permet de ressentir que la ville dispose d'un « corps », un corps inconscient mais qui réagit toujours aujourd'hui.

Le corps de la ville

La ville ne peut être réduite à un ensemble de fonctions, d'activités, de zones, de structures, de compositions, d'architectures, de constructions, de territoires.... La ville n'est pas non plus uniquement faite de la mémoire de ses habitants qui ressurgit parfois en rhizome, ni ne peut être résumée à ses habitants au temps présent.

Même vide ou démolie de ses bâtiments, une ville exhale un parfum bien à elle. Celui qui expérimente le vide de la ville, ressent d'autant plus cette fragrance qui en suinte. A s'y promener, on sent quelque chose s'en échapper, un fluide, une onde, une aura... qui, sans se dire ni se montrer, se laisse sentir. N'est-ce pas le résultat du mixage de tous les ingrédients précédemment avancés, le reste des opérations humaines qui ont cherché à la construire ?

Après avoir examiné l'histoire d'une ville, d'en avoir

sondé les données statistiques, sociologiques, économiques, et en avoir inspecté l'architecture et les formes urbaines... il faut s'asseoir et laisser venir à soi, à travers les tumultes ou le silence des monceaux de connaissances accumulées, ce qui fait cette ville-là. Il faut s'exercer à ressentir le corps de cette ville, non celui directement visible et énonçable, mais celui plus profond, celui de l'inconscient de la ville.

Il faut surprendre l'ondulation intime de la ville, son serpentement singulier, visualiser et résonner au rythme de ses intensités érogènes. J'ai le sentiment que les villes possèdent une mémoire des images inconscientes de leur corps, de ce qui fut leurs premières sensations dans leurs premières implantations, puis de ce qui ne fut plus que répétition obstinée, obsessionnelle.

Cette idée d'un « corps de la ville » provient de la prise en considération des relations entretenues depuis les premiers contacts entre un site et des hommes, mettant en avant ces relations plutôt qu'une existence transcendante du site. Ces relations s'inscrivent dans le changement des uns avec les autres. Elles conservent, à travers les transformations successives la capacité d'être toujours réactualisées sans pour autant que les raisons qui avaient justifié ces relations aient besoin d'être toujours actives - seules demeurent le résultat de ces relations. Les actions des hommes s'effacent, leurs raisons d'agir également, la ville bouge, change, connaît même des mutations radicales... il reste la mémoire inconsciente de cette histoire d'échanges profonds et passionnés, inscrits dans le vide,

dans le socle de la terre, dans la pierre au sein des éléments naturels, le vent, le soleil, la pluie, l'eau, la mer...

Parce que ce lien permanent entre les éléments (vivants ou inanimés) a été refoulé par l'égoïsme humain, c'est sous forme inconsciente que ce qui s'est constitué entre les hommes et les éléments naturels d'un site, effectue un retour. Aussi pouvons-nous avancer l'idée d'un « corps inconscient » qui agit. L'histoire est ce que les hommes écrivent de leurs actes pour compenser leur mémoire défectueuse. Le galet garde de sa transformation une mémoire qui demeure toujours présente entre sa forme présente due à l'érosion et sa constitution due au refroidissement des magmas. Il est à la fois cette roche se refroidissant pour donner ce granit et les millénaires de roulis de la mer qui lui donnent cet ovale. C'est parce qu'il est toujours cette roche refroidie qu'il est devenu cet ovale, ce premier état particulier est toujours présent. Mais également ce galet ne peut être ovale aujourd'hui que parce qu'il a été roulé par la mer. Cela marque également sa dépendance des relations multiples entretenues entre tous les éléments et donc son absence d'existence isolée ou autonome. Tout est interdépendant dans la transformation.

A travers les millénaires, les hommes se sont installés sur des sites qu'ils se sont obstinés à transformer. En retour ces sites ont marqué profondément les hommes dans leur mode d'organisation sociale. En bord de mer, pour s'endiguer, les hommes ont transformé les pierres, et les pierres ont transformé les hommes dans leur manière

de vouloir se protéger. En bord de fleuve pour bénéficier des limons des inondations, les hommes ont canalisé les cours d'eau, relevé ou adouci des pentes. Leurs propres activités se sont modifiées au contact intime avec la terre et l'eau.

Toute intervention sur un site peut s'incorporer à ce qui a fait corps, s'inscrire dans le processus de corps à corps qui permet d'intimiser les relations entre les éléments naturels et les activités de l'homme et intégrer les autres êtres vivants du site.

Le corps de Cherbourg-Octeville

La ville de Cherbourg-Octeville révèle bien cette prégnance d'une image initiale du corps, du fonctionnement organique entre les hommes venus s'installer et les éléments naturels : roches, mer, vent.

C'est ainsi que même si les murailles ont totalement disparues, il demeure toujours dans Cherbourg-Octeville quelque chose qui dit cette relation forte entre la mer et l'homme à travers les quais, à travers leur minéralité et la puissance des dallages de granit.

Cherbourg-Octeville est une ville d'histoire, une histoire ancrée sur la mer, le vent, les rochers, les plateaux. Véritable rocher par ses murailles face à la mer, si on en croit une image du XV^{ème}, Cherbourg-Octeville gagnera progressivement sur celle-ci jusqu'à l'incorporer. Cet échange permanent avec la mer s'est traduit par la construction de la rade, véritable petite mer intérieure, par le creusement de bassins ou encore en s'étendant sur les grèves. En creux ou en plein, ces relations ont toujours été fortes d'échanges et de frottements. Avec le bassin du Commerce, Cherbourg-Octeville a tiré la mer à l'intérieur d'elle-même jusqu'à buter sur les pentes de l'Amont Quentin.

La ville de Cherbourg-Octeville est prise entre la mer et l'eau provenant des plateaux. En 1686, les deux rivières, la Divette et le Trottebec, formaient une lagune sablonneuse jusqu'au Roule, servant de havre aux bateaux quand Vauban décida de renforcer les fortifications de la

ville et d'en faire un port de guerre. Les travaux furent avortés et Cherbourg-Octeville connut dès lors une alternance de travaux de défense, de démolitions et de dévas-tations successives.

A partir de 1782, la construction de la digue de la rade projeta dans la mer, jusqu'en 1822, des blocs venant des carrières et des falaises environnantes. Puis l'avant-port et les bassins sont construits jusqu'aux années '30. Avec le XIX^{ème} et l'attention portée aux espaces urbains, les rues et les places de Cherbourg-Octeville se pavèrent, puis la seconde moitié du XX^{ème} s'emploiera à les dépaver...

C'est la confrontation d'une falaise morte largement entaillée et d'une baie, cette organisation en amphithéâtre, qui donne au site de Cherbourg-Octeville toute sa force paysagère. Ce travail de la roche et de la mer, de l'ancrage de la ville à la mer, mais aussi avec la terre des plateaux, est une vieille histoire d'échanges qui, malgré les atermoiements et les ajournements, ont construit la ville.

Le site exceptionnel de Cherbourg-Octeville, quand on arrive des plateaux dans la descente vers la mer à travers le défilé de la Fauconnière, entre deux dômes, la Montagne du Roule et l'Amont Quentin, quand s'ouvre subitement l'horizon sur les bassins, puis sur la baie... ce passage très particulier, quasi-érotique, de la terre à la mer ne peut pas laisser indifférent. Cette confrontation des « montagne » et de la mer construit une expérience organique au site. Il reste en mémoire dans la ville de Cherbourg-Octeville une perception des temps forts et des temps faibles de l'intensité des contacts charnels entre nature, montagne,





vent et mer, et l'homme qui s'installe. Il reste en mémoire l'empreinte des variations rythmées de l'intensité émotionnelle que provoquent les éléments géographiques avec et contre lesquels les hommes ont édifié la ville. La ville de Cherbourg-Octeville est faite de roches et de vent. La rencontre entre mer et terre est une rencontre puissante de forces contraires.

Pour compléter le tableau, le ciel joue un rôle important à Cherbourg-Octeville où il existe une lumière particulière quand, sous un ciel massif de nuages, d'un bleu outremer foncé, presque noir, électrifie soudainement le moindre objet blanc : mâts, feuilles mortes des arbres, ailes des voiliers ployant sous les vents ou des goélands sans cesse tournoyant sur la ville.

A Cherbourg-Octeville, partout la pierre raconte un savoir-faire tiré du sol : la finesse et la justesse des appareillages des massifs de granit sur les quais et dans les forts face à la mer ; la délicatesse des pavés de grès de multiples couleurs ; les façades en « pierre bleue », ce schiste moiré des nuances de la mer qui servit longtemps en lauses pour les toitures et que l'on retrouve en façade et en dallage ; les murs et les murets, en grès ou schistes, qui dessinent l'espace public ; et même les larges bordures de trottoirs en granit... construisent une image de la ville de Cherbourg-Octeville à la fois solide, simple, raffinée et ancrée dans son territoire.

Réussir à ajouter à sec des massifs de granit comme ceux qui construisent les quais, pesant chacun souvent

plusieurs tonnes, suppose un travail sans défaut dès la carrière, une mise en œuvre parfaite et donc une conception sans faille. La forme très particulière et l'arrangement subtil des emmarchements des escaliers sur les quais de l'avant-port ou du pont-tournant en disent long sur l'étonnante finesse du travail de ces masses et l'intelligence de l'agencement qui utilise le poids de chacune pour stabiliser l'ensemble.

On retrouve la même simplicité, la même sobriété et la même recherche d'efficacité dans les façades des immeubles de Cherbourg-Octeville où peu d'éléments définissent l'architecture : encadrements en pierre des baies et des portes, les corniches et les cheminées en pignon. Ces encadrements en pierre soulignent les ouvertures, dessinent avec force l'équilibre serein des façades sobres et dignes de la ville face aux bassins ou le long des rues, des ruelles et des places.

Les agencements des dalles de granit sur les quais, dans les forts et les façades d'immeubles révèlent la « nature » de la ville : puissance et agencement, efficacité et simplicité. En falaises, en massifs ou en murets, la roche est là, c'est elle qui arrime la terre, les plateaux, face à la mer et au vent. Sur les pentes de l'Amont Quentin, on la retrouve en murets de grès, ou de schiste, épousant les pentes herbeuses comme des festons sur un velours vert.

Dans ses quais, dans ses façades, sur ses collines, la ville est faite de ces roches qui l'arriment dans le vent.

C'est dans ce contexte très particulier d'une liaison presque organique que nous installons le nouveau quar-

tier de l'Amont Quentin après la démolition des barres des années '70 qui rayaient la pente. Le schéma général qui guide les implantations nouvelles est basé sur cet échange terre/mer, sur le vent, sur ce vide qui passe et qui unit à la fois le miroir des bassins et de la rade, les pentes moutonnées de landes, les affleurements des strates de grès, les hêtres s'insinuant entre les roches, les tapis herbeux toujours verts.

Des zones non-constructibles, définies par ces relations entre la mer et la terre, découpent le site, garantissant des vues permanentes vers le centre ancien, vers la rade, vers le lointain. Ce sont ces zones de vide qui décident du plan masse. Les masses des bâtiments ne s'imposent plus au vide, elles s'y conforment et, jouant le jeu, s'inscrivent dans cette continuité qui constitue un nouveau paysage libre et mouvant.

Ce vide s'étend et s'étire au sud vers les plateaux à la rencontre du Parc de la Fauconnière et du Jardin du Docteur Favier qui occupent les flancs escarpés à l'ouest ; au nord, il dévale les pentes vers le bassin du Commerce, juste tiré au pied de la colline puis retrouve les Jardins de la Divette qui accompagnent la glissade jusqu'aux quais de l'avant-port. Comme le vol d'un goéland, le glissement continu dans le paysage s'effectue dans cet immense vide qui accueille et anime ce foisonnement de vies.

Dans les nouveaux aménagements que nous mettons en œuvre sur la colline de l'Amont Quentin et dans les Jardins de la Divette, la pierre offre son assise au vide,

sous forme de bancs, d'enrochements, de murets, d'em-marchements, de bordures lourdes, etc... pour qu'un ins-tant il se pose.

Le nouveau paysage urbain qui se dessine, parce qu'il est fondé sur le vide constitue un continuum dans la ville rassemblant et fusionnant toutes les parties précédem-ment éparses.

Le corps d'Auxerre

Auxerre s'est édifié sur un piton rocheux sur lequel l'Yonne bute et qu'elle contourne. Au XIX^{ème} la ville s'étend concentriquement puis au XX^{ème} s'amorce l'urbanisation de la rive droite de l'Yonne où la gare a été implantée.

Les premières implantations gallo-romaines se situaient dans la zone d'expansion de crue ; montée des marécages, la ville n'a eu de cesse, depuis le Moyen-âge, de se cristalliser dans la pente. On pourrait ainsi se contenter d'une image historique d'une ville construisant son piton si d'autres découvertes inattendues ne nous avaient informés d'une autre manière de s'installer sur un site.

Amenés à projeter une extension urbaine sur un site en bordure ouest de la ville, le regard porté sur le vide qui l'occupait nous transmis une histoire très différente que celle qui voulait que nous nous trouvions dans un secteur rural. A bien regarder le doux talweg qui orientait les terrains et les chênaies en lambeaux épars où survivaient de superbes chênes bien droits, il me devint évident qu'une rivière que personne n'avait gardée en mémoire, avait existé et joué un rôle important dans l'adoucissement des pentes et dans une occupation des espaces qui ne pouvaient être ni les jardins d'aujourd'hui ni les vignes qu'on disait y avoir existé. Il s'avéra qu'une source existait en amont qui avait été captée par un monastère et qui alimenta la ville d'Auxerre à partir du XVI^{ème} jusqu'à ce que ses canalisations fussent démolies dans les années 70. L'eau

s'écoula donc entre les couches d'argile, argile de décomposition de ce terrain calcaire. Cela expliquait pourquoi on trouvait l'eau sous 50 cm du sol tant en amont qu'en aval de la colline - la rivière cherchait son lit. Il fallu des fouilles archéologiques et la découverte d'un fossé néolithique pour confirmer mon intuition de l'existence de cette rivière qui n'avait laissé aucune trace dans la mémoire des auxerrois. Les fouilles révélèrent également qu'une intense activité sidérurgique avait eu lieu jusqu'à l'époque gallo-romaine et que ce site avait été occupé par de nombreuses constructions jusqu'au XVII^{ème}. Cette activité sidérurgique, nécessitant eau et bois, expliquait les restes de chênaies sur les flancs ouest du site.

Réexaminant les pentes qui entourent la ville au sud, il était possible de suivre à travers les inclinaisons des rues et des limites de parcelles, ce qui avait été le parcours de ce ruisseau, disparu depuis des siècles. Il rejoignait un ensemble qui collectait plusieurs rus pour aboutir au sud du piton rocheux d'Auxerre, dans cette plaine qu'ils rendaient marécageuse avec les crues de l'Yonne et où on cultivait, à l'époque gallo-romaine, des jardins vraisemblablement enrichis chaque année par les limons des inondations. L'histoire d'Auxerre s'agrandissait d'une vision plus large que la partie moyenâgeuse pour intégrer les parcours de l'eau et les pentes. L'urbanisation a nié ces bassins versants ou simplement les oublie. Les rus ont été busés, les zones d'expansion de crue ont été construits... l'eau se rappelle à l'homme dès que les gros orages séjournent trop longtemps. Refoulée, la réalité du territoire





et les éléments naturels ne se rappellent plus à nous malheureusement que par les risques.

C'est l'observation du vide qui habitait ce talweg qui permit de redécouvrir ce corps premier des implantations humaines. Ce vide disait plus que ce qu'on en disait, il préservait une histoire ancienne des premières implantations humaines, du jeu de l'eau et des plantations. C'est parce que nous avons respecté ce vide qu'il nous a raconté son histoire. C'est avec ce vide, dévalant le talweg, chargé des énergies cachées des eaux souterraines, que le nouveau quartier a été conçu et qu'une nouvelle histoire a pu commencer autour du parcours restitué de l'eau. C'est le vide, ré-installé au centre du nouveau quartier, qui a permis l'émergence d'une grande prairie, de chênaies, de jardins, d'un ruisseau et d'un grand étang. C'est ce vide qui a dessiné les secteurs constructibles. C'est ce vide qui aujourd'hui s'emplit de gens, d'une végétation variée et d'une faune très diversifiée.

Chevaucher le vide

A chevaucher le vide, on devient modeste car il nous révèle plus que nous ne découvrons. Les sites s'ouvrent à nous dès lors que nous acceptons de les regarder sans préalables, sans préjugés, sans savoirs. Aussi le vide n'est pas un argumentaire pour justifier telle ou telle trouée stylistique dans une architecture, le vide est le moteur d'un ensemble qui dépasse, en l'intégrant, l'architecture d'un lieu. Le vide est la manière d'organiser dans la continuité. Le vide est surtout une attitude, un regard, une manière d'envisager les relations dans ce perpétuel mouvement de la vie et dans le changement des états.

Et c'est à partir de la (re)connaissance de ce corps de la ville, et de son appréhension, que l'urbaniste peut intervenir. Sinon, il ne répétera que des solutions toutes faites, faites ailleurs, banalisées. Agir dans la ville consiste alors à réunir les conditions, issues du contexte, pour que « ça se fasse ». Il s'agit de dénouer les complexités en jeu dans la ville en laissant tous leurs paramètres opérer.

Si des hommes ont aujourd'hui une nouvelle ambition pour leur ville, ils doivent en connaître le corps exact pour que leur ambition trouve un socle sûr, sinon les tempêtes, ou la lassitude, engloutiront rapidement leurs élucubrations sans assise. Aussi ne s'agit-il pas tant de retrouver l'histoire ou la mémoire des sites que d'en redécouvrir les fondements qui ont dirigé l'évolution d'un territoire, ces fondements étant ce qui résulte des échanges premiers entre humains et l'existence concrète d'un site. Et c'est le vide qui porte cette mémoire-là.

Remerciements à Thierry Pacquot pour sa lecture attentive et ses conseils judicieux.

Serge Renaudie est né en 1952. Il est architecte, urbaniste et paysagiste à Ivry sur Seine en France.

Ses principaux projets urbains et aménagements urbains et paysagers ont été réalisés dans les villes suivantes :

- Saint Martin d'Hères
- Ivry sur Seine
- Saint Dizier
- Wassy
- Saint Denis
- Auxerre
- Sedan
- Cherbourg-Octeville
- Saint Nicolas lez Arras et Saint Laurent Blangy
- Reims
- Tours
- Caen.

Participation à des publications collectives :

- «Sur l'urbain» in «Du Contrat de Citoyenneté», Editions PériScope et Syleps, 1991
- «L'urbain c'est l'autre» in «Ecologie urbaine ?» Editions de la Villette, 2000
- «L'individu, l'autre et l'architecture» in «Ethique, architecture urbain», Editions La Découverte, 2000

Sommaire :

Un monde d'images	page 7
Projet urbain ?	page 11
Regards ou points de vues entassés ?	page 12
La multitude des points de vue	page 14
Attitude et regard de l'urbaniste	page 15
Comment emprunter d'autres chemins	page 17
La ville planétaire	page 21
Les 3+1 dimensions de la ville	page 25
Les entités urbaines	page 26
Les centralités	page 29
Les flux	page 31
La 4 ^{ème} dimension	page 33
Le vide	page 37
L'expérience personnelle du vide	page 42
Le vide du site	page 44
Le corps de la ville	page 49
Le corps de Cherbourg-Octeville	page 54
Le corps d'Auxerre	page 62
Chevaucher le vide	page 67

Parutions prochaines :
Gribouillis méditatifs
Gribouillis méditatifs à Hong Kong
Jean Renaudie, Textes
Les Jardins libres des Brichères
Les Jardins de Cherbourg
Floréal-Saussaie-Courtille à Saint Denis

©movitcity pour les versions française et anglaise

Achévé d'imprimer par l'imprimerie Dongguan Fung Yue Printing
Limited à Dalang Town, Dongguan City, Guangdong Province, China
le 19 septembre 2011

Dépôt légal : septembre 2011

ISBN : 978-2-9539873-0-0

©movitcity pour les versions française et anglaise

...La notion de vide est une autre manière de regarder ce qui est et d'observer les événements qui interagissent. Elle nécessite de notre part un «mouvement à la renverse», une pirouette arrière effectuée sans élan ni tremplin pour que nous réussissions à exister sans nous différencier de ce qui existe également. La rencontre du vide passe par nous-même....



Prix France : 5 €

ISBN : 978-2-9539873-0-0

